

HEIDEGGER APRÈS NIETZSCHE

Bernard Sichère

Editions Léo Scheer | « Lignes »

2002/1 n° 7 | pages 32 à 44

ISSN 0988-5226

ISBN 2914172346

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-lignes1-2002-1-page-32.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Léo Scheer.

© Editions Léo Scheer. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

BERNARD SICHÈRE

HEIDEGGER APRÈS NIETZSCHE

« Heidegger – après Nietzsche » : dans ce titre, « après » ne renvoie pas du tout à une postériorité linéaire, chronologique, ce qui n'aurait aucun sens. L'histoire de la pensée ne se réduit jamais à une pure et simple succession de moments se succédant les uns les autres. « Après » renvoie, tout au contraire, à l'indécidabilité apparente d'une histoire tout autre, invisible, ramifiée, décalée, une histoire ne prenant sens qu'en regard de la vérité qui la commande en secret et qui n'est pas celle d'une ligne de progrès. Qui est celle d'une lancée complexe, inapparente et hasardeuse commandant de haut les époques et leur suite. Nietzsche est précisément l'un des premiers, après la (trop ?) magnifique construction récapitulative de Hegel, à avoir porté le feu de la critique contre la représentation courante de l'histoire en Occident, à avoir, donc, provoqué la pensée de ses contemporains à l'« intempestif », à ce qui se joue en dehors des représentations dominantes du temps historique. Pour le dire plus précisément, car tout cela est encore trop général et allusif, Nietzsche est celui qui d'emblée, dès ses premiers textes des années 1870, relance l'idée d'histoire, la pensée de ce que peut être « histoire », à partir de l'énigme et du symptôme qu'est l'époque de sa propre pensée. En entendant par là non pas du tout l'époque au sens d'un cadre ou contenant d'ensemble déjà déterminé à l'intérieur duquel cette intervention viendrait se

loger, mais, au contraire: ce qui se révèle dans sa disposition d'époque à partir de la violence de cette intervention.

Il faut en même temps reconnaître d'emblée que la difficulté de cette intervention (qui ne fait qu'une avec la singulière trajectoire de la vie pensante de Nietzsche) tient à la manière dont lui-même en tant que JE ouvre cette intervention dans les termes fourchus d'une prophétie arqueboutée entre un passé fortement relancé (celui, avant tout, d'une certaine Grèce) et un futur imminent annoncé. À cet égard, et dans sa différence d'avec Hegel, il est celui qui engage dans le style même de la parole adressée l'acte de sa pensée et la portée de celle-ci. Le style déclaratif de cette pensée, à la marge de l'institution philosophique, la frappe singulière de ces déclarations programmatiques mimant à la fois la tirade religieuse et le tract politique, ce style qui trouve sa justification dans le mode même de l'abord par Nietzsche de la question du Temps, vient s'actualiser dans les « *personnages philosophiques* » (Deleuze) que sont Zarathoustra, L'Insensé ou encore « Je » (« Pourquoi j'écris de si bons livres », « Je suis de la dynamite ») comme porteurs, comme hérauts de cette Annonce à partir de laquelle se dévoilent d'un coup (*Augenblick*) et l'histoire qui n'est plus et celle qui du coup a d'ores et déjà commencé (« *Je raconte l'histoire des deux prochains siècles* »).

De toutes ces annonces, une de celles qui auront le plus marqué l'oreille contemporaine, celle que le flou du *On* public à le plus répercutée dans les officines lycéennes ou journalistiques, est bien entendu « Dieu est mort ». Même si cet énoncé, contrairement à ce qu'il semble, n'est pas à entendre comme unifié mais d'emblée comme duel, comme frappé par la marque du duel, et travaillé de l'intérieur par la puissance d'une guerre dont il est la traduction unilatérale et elliptique. Et même s'il n'est pas non plus compréhensible sans les autres grands Mots de la pensée de Nietzsche, par exemple sans l'« éternel retour du pareil » dont la relation intime à l'annonce de la « mort de Dieu » doit être prise en vue comme une des clés de sa véritable signification.

On peut décider de prendre comme premier angle d'attaque de cette annonce de Nietzsche justement l'idée d'*histoire*, en ajoutant, ce qui est sous-jacent à l'énoncé « Dieu est mort », que la pensée jusque-là dominante, y compris dans le champ philosophique (Hegel et l'idéalisme allemand), est la pensée chrétienne, le messianisme chrétien. De ce point de vue, que Nietzsche s'en soit pris avec la dernière agressivité (mais qu'est-ce que l'agressivité et celle-ci nommément ?), notamment dans *La Généalogie de la morale*, à la figure de saint Paul peut aussi être interprété comme un hommage : ce que Nietzsche vise en attaquant ainsi le premier noyau des représentations chrétiennes de l'histoire, c'est une certaine pensée de l'histoire-promesse opposée radicalement, selon lui, à la pensée grecque de l'éternité du *kosmos*. On est donc autorisé à poser que c'est toute la pensée chrétienne comme messianisme qui se trouve visée dans l'annonce de l'Insensé du *Gai savoir*. Ce qui veut dire, en même temps, que « Dieu est mort » vient condenser en un énoncé surdéterminé, dramatiquement surchargé, la pensée nietzschéenne du Temps telle qu'elle s'accomplit dans et par le nouage des Mots décisifs, « *éternel retour du pareil* », « *volonté de puissance* », « *inversion de la valeur de toutes les valeurs* », « *nihilisme européen* ».

Dire que l'histoire (la pensée de l'histoire) que Nietzsche veut prendre à bras le corps (il « veut » : il n'y suffit peut-être pas, c'est peut-être en ce point que finalement il s'effondre) est celle qui se constitue par la puissance de la pensée chrétienne, c'est dire que l'histoire européenne au sein de laquelle il prend cette décision (l'annonce, l'intervention, est une décision) est travaillée par le DUEL tendanciel du positif et du négatif en des formulations de souveraineté (*Herrschaftgebilde*) devenues et mobiles. « Formation de souveraineté » ne désigne donc pas un des objets de la pensée de Nietzsche mais : la disposition réelle même qui rend possible cette pensée dans son acte. Poser que le christianisme comme histoire (historiale), comme pôle provisoirement dominant du Duel, est cette puissance dominante du Négatif nommée Ressentiment, c'est poser qu'il a commencé (par la

prédication de Paul), qu'il a un devenir contingent et par là récusable, et qu'il est en train de perdre de la puissance. S'il est vrai que « Dieu est mort », l'énoncé lui-même se divise pour faire entendre par-delà sa vérité de surface (celle que disent déjà les Évangiles : Dieu est mort sur la croix et c'est « nous » qui l'avons tué) sa vérité plus profonde et libératrice – nous l'avons tué en tuant avec lui tout le platonisme chrétien, toute la métaphysique chrétienne, et donc nous allons pouvoir sortir du Ressentiment en assumant cet acte meurtrier dans toutes ses conséquences.

Que « Dieu est mort » suppose la doctrine des formations de souveraineté veut bien dire que cet énoncé central est incompréhensible sans le mot majeur « volonté de puissance » et ce qui le doctrine. C'est seulement par là, en effet, que peut se penser ce qu'on appelle Époque. Si Nietzsche est celui qui pense sa propre intervention comme issue du moment qui la rend possible (ce fatalisme est l'envers de ce qu'on prend un peu vite pour son « subjectivisme » ou son égomanie), chaque Époque est d'autre part ce qui doit se penser soi-même comme une telle configuration de Forces en présence au sein du Duel qui est la vérité constante du temps de l'histoire (que l'Un de la volonté de puissance ne se donne que sous la forme du Deux est la pensée à la fois la plus implicite et la plus difficile). « Dieu est mort » renvoie ainsi au jeu supposé premier des Forces, et ces Forces sont ce qu'il faut bien appeler l'ontologie de Nietzsche comme doctrine de l'être et de l'étant (que Nietzsche ne cesse de renvoyer à la Grèce en regard du christianisme veut dire qu'il prend appui sur l'ontologie de l'étant propre à la sagesse grecque contre ce messianisme). Dire que les Forces sont premières (les Forces et non pas l'âme, ou l'homme, ou Dieu) veut dire que l'idée de la création est suspendue (la récuser demande un travail de longue haleine que Nietzsche n'aura fait que commencer) et que les Forces sont seulement là en tant qu'elles sont à titre de Fond premier, *Ur-Sache*.

Tout ce qu'il est possible de dire à ce stade est que la volonté de puissance est le Mot qui nomme l'être premier des forces en tant qu'in-

sensé (dépourvu de sens, de raison, de parole), en tant que l'être des Forces se donne ontiquement comme intensité et « subjectivement » comme Affect (*Affekt*). Subjectivement n'implique ici aucune psychologie, aucune égologie, mais uniquement la donnée de fait ontique de l'homme comme ce provisoire centre de perspective à travers lequel les forces jouent comme multiplicité et s'interprètent elles-mêmes. « *C'est la volonté de puissance qui interprète* », écrit Nietzsche en effet, et nos affects sont les modes concrets de cette interprétation qui pourra dès lors se déployer en langage. Que l'éternel retour du pareil soit inséparable de la volonté de puissance, ou plutôt pour la puissance, et réciproquement, veut dire qu'il n'y a donc pas de dernier mot ou de concept ultime de cette pensée, conformément à la thèse posant l'être absolument premier et insensé des Forces, un être qu'on peut bien penser sous le régime de l'Un mais à la condition d'ajouter aussitôt que cet Un n'est jamais donné que comme multiplicité radicale (et sous la loi transversale du Duel). « Éternel retour » veut ainsi dire : la volonté de puissance est le nom pour le Jeu sans fin ni commencement des Forces (pas de « création » du monde, pas de volonté divine ni d'« économie » de cette volonté au cœur de l'histoire du monde, déployée comme cette histoire). Et encore : temps et histoire ne sont rien d'autre que l'espace de jeu des formes provisoires du Duel qui se perpétue sans fin et qui revient toujours. Que ce soit toujours la même volonté de puissance assure que l'histoire comme Projet ou Providence est définitivement une illusion. Le temps ne vient de nulle part et ne va nulle part. Ce qui ne veut pas dire, toutefois, qu'il n'est pas possible de penser la disposition des moments et de décider en fonction de cette Pensée-Intervention (« je viens trop tôt », dit l'Insensé, ce qui veut dire à la fois qu'il le sait, et qu'il laisse à penser à ceux qui vont le suivre leur chance).

Concluons provisoirement sur ces implications du « Dieu est mort », décidément si mal compris, si peu pensé, par ce qu'on appelle un peu vite la pensée contemporaine. Disons : l'analyse par Nietzsche du « *nihilisme européen* » est ce qui vient actualiser concrètement

l'annonce, la proclamation de l'Insensé, celui qui « vient trop tôt ». À la fois parce que l'annonce elle-même naît *du sein* de l'opération du nihilisme, mais comme ce qui la dénonce et, du coup, parce qu'elle est intrinsèquement divisée ou partagée, tout sauf une et simple. Annonce « intempestive » : par quoi Nietzsche pense et donne à penser sa propre place comme symptôme vrai, véridique, pense et donne à penser la nécessité que son intervention soit inentendue (provisoirement) bien qu'elle dise vrai. Ce qui veut dire qu'il sait qu'il y a une sorte de folie de son intervention, face à l'autre folie de ses contemporains, de la majorité de ces contemporains, pris dans le nihilisme, c'est-à-dire dans la répétition involontaire, méconnue, de l'ultime phase du Ressentiment, de l'histoire du Ressentiment commencée avec le premier christianisme, avec cette haine de la vie que Nietzsche diagnostique chez Paul le Juif, son pire ennemi.

Disons plus. Conformément à la pensée toujours stratégique de la volonté de puissance, celle qui pose que l'Un n'est jamais donné que dans le jeu complexe des Forces au sein du Moment de la formation de souveraineté considérée, le Ressentiment jusque-là dominant, comme pensée, conception du monde et appareil (Église) se divise à l'intérieur de lui-même. Ce qui se traduit par le fait (observable, diagnosticable) qu'il tend à être de moins en moins dominant. Il n'est plus ce qu'il était au début, il est le Ressentiment devenu nihilisme, c'est-à-dire à la fois sa forme achevée la plus intense et sa forme la plus décadente, la plus fragile, la plus menacée, donc la plus riche d'une Altérité nouvelle, d'une reconfiguration. Un Ressentiment qui se détache de sa forme antérieure, qui tend à prendre position contre elle, mais qui ne le peut que sous cette forme négative du nihilisme, moment maladif de la sortie de la maladie. Le nihilisme est donc à son tour symptôme et non libération nouvelle, signal du Moment stratégique du jeu des Forces où la lutte contre le Ressentiment chrétien et sa théologie hier dominante se produit *encore de l'intérieur du Ressentiment*.

Autant dire que Nietzsche lui-même ne peut parler, ne peut penser ce qu'il pense, lire ce symptôme déchiré à l'intérieur duquel il vit, dans

sa vérité insue (*encore* insue), que dans la mesure où il a, en ce qui le concerne, déjà franchi ce moment et le voit depuis l'autre rive. Que dans la mesure où il est déjà celui qui s'est défait du christianisme encore vivace (sous la forme du nihilisme) au nom des Forces actives qui le travaillent personnellement (en tant que son père, que sa mère vivante et que lui-même). Mais qui ne peuvent le travailler que dans la mesure où elles sont en même temps déjà en travail dans l'ensemble de l'Époque partagée entre son « encore » (le nihilisme) et son « déjà » (le Surhomme que Zarathoustra vient annoncer au-delà de son propre déclin). Ce qui veut bien dire qu'il n'existe pas de pensée solitaire (la question de la solitude dans le texte de Nietzsche est la question de la limite possible de cette pensée), s'il est vrai, en revanche, que chaque pensée dans sa frappe est unique, vient porter à la visibilité d'un énoncé singulier la forme unique, à un moment donné, du jeu des Forces (mais peut-être, décidément, dans ce moment du moment, ce « *poids le plus lourd* » était-il pour l'homme Nietzsche trop lourd ?).

Tout cela n'est assurément qu'un prélude, nécessaire à toute prise en compte actuelle un peu sérieuse de l'intervention de Nietzsche et de ses conséquences toujours brûlantes, par-delà toutes les résistances (universitaires mais pas seulement), tous les bavardages, toutes les ignorances, toutes les infamies qui ont pu s'autoriser et s'autorisent encore de la puissance et de la portée historiale de cette pensée. En regard de quoi la double intervention, en un moment décisif de l'histoire de notre pensée, de Heidegger en Allemagne et de Bataille en France est ce par quoi tout un chacun doit en passer avant d'avoir à formuler et tracer sa propre voie. Ne parlant dans ce texte que de la première, celle de Heidegger, je me dois de situer l'explication de Heidegger avec la pensée de Nietzsche et notamment avec le « Dieu est mort ». Cette explication est celle qui est conduite dans les célèbres cours consacrés à Nietzsche par Heidegger dans les années 1939-1943, dans la période qui, en ce qui le concerne, succède au « moment le plus lourd », au moment gravissime qui va voir Heidegger céder, sous

une forme déterminée, à la tentation nazie. Que l'explication avec Nietzsche soit dans le même temps sa grande explication avec le nazisme (non comme réalité politique extérieure mais également comme sa propre tentation), nul à vrai dire n'en doute plus qui a lu ces textes, repris par Heidegger lui-même et publiés plus tardivement (en 1961). En ajoutant, pour éviter tout malentendu, qu'il ne s'est jamais agi pour Heidegger (pas plus que pour Bataille) de confondre d'aucune manière la pensée de Nietzsche avec la propagande nazie s'autorisant de son nom, de se détacher d'un prétendu nazisme de Nietzsche, mais, à la fois, d'épargner à la pensée de Nietzsche un tel rapprochement, obscène, et de puiser dans cette relecture critique la ressource de son propre éloignement vis-à-vis du nazisme et du désastre croissant que ce dernier représente.

Disons, pour aller vite, que l'angle d'attaque de cette lecture heideggerienne telle qu'elle se présente au début des « Cours » est celui du CORPS, de la pensée nietzschéenne du corps. Question décisive quant à la doctrine de la volonté de puissance dans la mesure où cette volonté se donne essentiellement comme Vie (« *Partout où j'ai rencontré la volonté de puissance, j'ai rencontré la vie* »), et quant au « lieu » de cette volonté en tant qu'elle advient dans l'ensemble de l'étant et finalement dans l'étant humain lui-même. Point d'appui d'une pensée de la nature comme *kosmos* qui regarde en direction des Présocratiques, et d'une pensée de la Volonté non comme subjective ou subjectivée, « volontariste » au sens de la psychologie, mais en tant que pure intensité de la vie et du vivre. De ce point de vue, ce qui spécifie l'étant humain au sein du règne « cosmique » des étants (des « corps vivants »), c'est le mode singulier de la vie corporante qui y advient. Ce mode, comme Nietzsche l'écrit et le suppose très tôt dans son œuvre (disons: dès *L'Origine de la tragédie*), c'est dans sa forme accomplie, l'œuvre d'art, le « grand style » comme assemblage ou accord de la Forme et du Fond. Par quoi, de fait, Nietzsche renoue avec la pensée antique, avec la pensée typiquement grecque, aristotélicienne notamment, du *poiein* et de l'*ergon*.

Que l'homme soit « *l'animal non encore déterminé* », cela renvoie à la définition du vivant humain tel que le pensaient les Grecs, comme ce en quoi vient prendre forme au sein d'une culture (formation de souveraineté donnée) la vie corporante (l'évocation, par exemple dans la *Généalogie de la morale*, de la « *superbe brute blonde* » ou du guerrier homérique est à placer dans cette perspective). Or c'est précisément là le point critique aux yeux de Heidegger, le point de danger. Car que veut dire « corps », dans ce moment précisément où la propagande nazie, s'autorisant de Nietzsche, ne cesse de marteler le discours guerrier de la « *force* » et de la « *puissance vitale* » telles que, par exemple, Leni Riefenstahl est en train de les mettre en scène dans deux films qui marqueront pour longtemps ?

Stratégiquement, on voit bien au sein de quelle économie le mot vient jouer dans la polémique engagée par Nietzsche : *corps* veut dire exactement le contraire de ce que disait jusque-là le mot *âme* dans le christianisme. À savoir : ce qui, historiquement, a pris le pouvoir illégitimement au sein du multiple des forces en tant que faculté de dressage des forces actives, affirmatives, au profit des forces négatives ou réactives. Thèse que vient résumer cette proclamation des années 1885 : « *Ce corps est une pensée plus surprenante que l'âme de naguère* ». (Proclamation qui se retrouve, mais avec une tonalité différente, dans cette autre : « *La foi dans le corps est plus fondamentale que la foi dans l'âme* ».) « *Naguère* » est le terme central permettant de déployer la signification d'ensemble de l'énoncé-proclamation, de l'Annonce : « *naguère* » désigne en effet la précédente économie duelle à l'œuvre au sein de la formation de domination chrétienne, laquelle est en train de perdre du terrain au profit d'une nouvelle encore sans nom, de celle qui n'a pas encore de nom et pour laquelle le nom « *Surhomme* » n'est qu'un terme programmatique indiquant un mode d'opérer, non un contenu. Le « *corps* » dont il est ici question n'est donc pas du tout le corps en général comme forme constante de l'étant humain, en permanence à sa disposition, comme propriété de cet étant à côté de l'âme, mais

ce qui vient ou qui revient se prononcer historiquement contre l'ancien dispositif : là où c'était l'âme qui servait à définir l'essence de l'homme, c'est désormais le corps, comme vie corporante et comme intensité libérée des forces actives, qui doit servir d'étalon de mesure.

C'est précisément en ce point que Heidegger décide d'enfoncer la lame effilée de son petit couteau : cette conséquence, à ses yeux, n'est pas bonne, et pas davantage la logique philosophique (métaphysique, *toujours encore métaphysique*) qui la sous-tend silencieusement. La faiblesse de cette logique vient se résumer dans ce que Heidegger appelle fort justement l'anti-platonisme de Nietzsche, un anti-platonisme dont il s'attache à montrer comment et dans quelle mesure il est exactement la forme inversée du dit « platonisme » pris, donc, dans la même logique de pensée que lui. Pour le dire encore autrement, l'inversion du nihilisme inhérent à l'histoire de la métaphysique (le dualisme du « sensible » et de « l'intelligible ») est encore métaphysique. En ajoutant d'ailleurs que la critique violente et juste par Nietzsche de la « subjectivité » inhérente à cette histoire de la métaphysique aboutit finalement non à sa suspension ou à son éradication, mais bien à son extension à la totalité de l'étant « cosmique » défini comme « *vouloir-vivre* » ou « *volonté de la vie pour la puissance* ». En ce sens, Volonté de puissance ne nomme pas du tout le bond hors du nihilisme, (du « platonisme chrétien ») que Nietzsche proclame, mais la ruse dernière, la plus avancée, la plus dramatisée, de la pensée métaphysique elle-même sous la forme-limite, symptomale, non élucidée, de la subjectivité absolue de la volonté de puissance.

Revenons à « Dieu est mort » et à la lecture que Heidegger en propose : « *On pourrait croire que ce mot veut dire que le gouvernement de l'étant passe de Dieu à l'homme ou, encore plus grossièrement, que Nietzsche met l'homme à la place de Dieu. Ceux qui l'entendent ainsi pensent en vérité bien peu divinement de l'essence divine* ». Cette phrase plonge à la fois au cœur de la pensée de Nietzsche, en tant qu'elle donne à penser le lien très fort entre « Dieu est mort » et ce qui s'annonce comme la politique « *des deux prochains siècles* », et des

dramas qui sont en train de se jouer là, au cœur de l'Europe, entre l'Allemagne nazie (c'est-à-dire l'Europe en voie de nazification) et la Russie de Staline, là où devient d'actualité le réel que Heidegger s'efforce alors de penser : « *À l'improviste, et surtout au dépourvu, l'homme se voit placé, à partir de l'être de l'étant, devant la tâche de prendre en charge le règne de la terre* ». Or le Surhomme n'est pas une chose qui reste enterrée quelque part sous les ruines de Berlin, avec le cadavre de Hitler, ni au Kremlin avec les restes de Staline-le-Tueur. Il est de toute nécessité le mot d'ordre partout présent autour de nous, dans cette époque qui a désormais entrepris de faire encore mieux, sous l'égide à la fois de la « Démocratie » et de la science dite civilisée (mais que veut dire ici le mot « civilisation » ?). Le Surhomme n'est pas un sujet, une subjectivité, un moi, il traverse toute possibilité subjective en la déréalisant et en l'incluant dans le Blasphème général qui est sa proclamation comme cri de guerre du nihilisme achevé. Il n'y a pas de sacré, pas de divin, pas de Dieu, seulement la conquête illimitée de l'étant jusqu'à son Fond ultime : « *Si la valeur ne laisse pas l'être être ce qu'il est en tant qu'être même, alors le prétendu dépassement du nihilisme n'est, au contraire, que le véritable accomplissement du nihilisme* ». Avec cette conséquence : « *Si par rapport à l'être même la pensée qui pense tout selon les valeurs est du nihilisme, alors l'expérience nietzschéenne du nihilisme [...] est elle-même nihiliste* ».

C'est donc dans le refus résolu du « subjectivisme » de la volonté (de la subjectivité absolue comme volonté inconditionnée pour la puissance) et dans la décision de laisser ouverte l'ouverture du divin que Heidegger résiste et prend ses distances à la fois par rapport au nihilisme dont il est le contemporain et par rapport à Nietzsche, au génie magnifique et extralucide de Nietzsche. Certes, Nietzsche semble bien en appeler au retour des dieux, au surgissement des dieux nouveaux : « *Et combien de nouveaux dieux sont encore possibles !* », s'écrie-t-il dans un fragment posthume. Cette question, Heidegger l'entend parfaitement, mais à partir d'une autre source : à partir de la parole de Hölderlin. La prophétie de Hölderlin à côté de

celle de Nietzsche, le « demi dieu » de Hölderlin en face de Zarathoustra (et peut-être aussi l'Ange de Rilke, si nous suivons Heidegger dans sa lecture de ce dernier). Parce que Hölderlin prend en charge (comme Bataille le fait à sa manière, autrement, à la même époque en France) *tout le divin* que lui lègue l'histoire occidentale de la métaphysique, Hercule avec le Christ ? Sans doute, mais pas seulement : parce que laisser sa chance au divin dans l'époque de la « *fuite des dieux* » est effectuer une mutation en profondeur de l'homme en regard de son mode d'exister désormais dominant, un mode qui doit beaucoup à la pensée chrétienne mais aussi, et de plus en plus, au triomphe de la visée scientifique, du monde comme accomplissement de l'essence de la Technique.

Mutation, ascèse, conversion : tout ce qui délivre l'homme de la tentation (de l'erreur) de la puissance en lançant dans sa direction la puissance tout autre de l'Appel, sans lequel il n'y a pas d'homme mais seulement, au sein de ceux qui restent des « appelés » par définition, du *monstrueux*. Le siècle qui s'achève a été, nous le savons bien, particulièrement riche en monstruosité. Ce dont il s'agit, c'est de penser ces figures du monstrueux sans s'abandonner au sentimentalisme ni au moralisme abstrait, en prenant au sérieux cette définition de l'homme dans son rapport à l'étant qui commande ces possibilités monstrueuses. C'est dans deux directions, d'ailleurs conjointes, que s'annonce aujourd'hui sur la surface de la terre ce vertige du Monstrueux à l'horizon d'une humanité « sans appel », à la fois inhumaine et coupée de toute sagesse animale préhumaine ; d'une part l'ouverture qui, dans la guise de la science invite, dans des programmes déjà dessinés, à la manipulation sans réserve de l'humain comme espèce biologique et, d'autre part, la volonté qui déjà planifie les formes nouvelles de guerre capables de s'en prendre à la substructure biochimique de l'étant humain (guerres nucléaires, chimiques, bactériologiques ou climatiques). Penser « librement », fermement, contre ces possibilités paraît relever d'une nouvelle topologie, ou tournure, de la pensée, une tournure qui, par exemple,

impliquerait la prise de conscience active que nous vivons une même histoire avec beaucoup d'hommes en voie d'anéantissement qu'on s'efforce de nous figurer comme si loin alors qu'ils sont au plus proche, à notre porte. Toute pensée suppose en profondeur une topologie, et « Dieu est mort », comme proclamation nihiliste du nihilisme appelle une nouvelle topologie. La topologie de Nietzsche semble appeler l'espace ouvert d'une domination, d'une violence montant sans fin au-dessus d'elle-même, exprimant à travers une multitude possible de formes d'humanité l'aspiration de la Vie à plus de puissance, une aspiration qui exige de voir « au loin », d'aller « au-delà », de se « surpasser » toujours. La topologie de Heidegger, qu'on a jusqu'à présent si peu comprise finalement, invite à quitter ces images trompeuses, idolâtres : à la fois parce que la terre est petite, toute petite, parce que l'ère des conquêtes est achevée, et parce que le régime de l'Être n'est pas celui-là, ne commande aucune supériorité, aucune verticalité, aucun « plus », aucun « au-dessus » (ni « en-dessous »), mais la plus grande attention à ce qui est *le plus proche*, tout proche, et qu'il est vain d'aller fuir au loin quand depuis toujours il nous attendait « là ». Disons que ce que notre monde donne à penser à partir de l'invite à franchir la lecture nihiliste du nihilisme, ce « *n'est pas quelque sens ultime et très caché, mais quelque chose de proche : à savoir le plus proche, que nous outrepassons constamment parce qu'il n'est précisément que le plus proche. Par un tel passer outre, nous accomplissons constamment, sans y prêter attention, le meurtre de l'être de l'étant* ».